

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE



Marie Molliens

AU MILIEU DU GUÉ

À la tête de la compagnie Rasposo, la fougueuse et cérébrale Marie Molliens

sait conjuguer héritage ancestral du cirque et théâtralité contemporaine pour ciseler son écriture avec grâce, force et malice.

PAR JULIE BORDENAVE

PHOTO JULIEN PEBREL

Mes arrière-grands-mères étaient peintres. Il y en a même une, copiste au Louvre, qui est citée dans Zola ! Ma grand-mère était musicienne, ma mère vient du dessin puis s'est tournée vers le spectacle... » Descendante d'une lignée de femmes artistes, Marie Molliens démarre jeune sur scène aux côtés de ses parents. D'abord troupe permanente de la Maison de la culture de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), leur compagnie Rasposo migre ensuite vers l'école du théâtre de rue, De Chalon à Aurillac (Cantal), Marie Molliens croise alors les grandes équipes de l'époque – Royal de Luxe, Ilotopie, Burattini... « J'ai été bercée par ces gens-là, leur côté irrévérencieux m'a énormément marquée ! Tout alors était possible, ultra audacieux, sans restrictions sécuritaires... » Opère ensuite la rencontre avec l'univers du cirque, et la transmission

des premiers rudiments acrobatiques. À 18 ans, Marie Molliens part se former chez Fratellini : « Les grands maîtres m'ont transmis par leur enseignement, mais aussi par leur aura : Manolo Dos Santos, au fil, Geza Trager, au main à main, qui ensuite a formé Abdel et Mahmoud du collectif XY... » Chez Rasposo, les spectacles se colorent alors plus nettement de cirque, notamment avec deux créations qui marquent les imaginaires : en 2005, *Parfum d'est* scelle la rencontre avec la musique tzigane ; vient en 2009 *Le Chant du dindon*, gargantuesque épopée – 17 artistes sur la piste, 350 représentations, le spectacle tourne jusqu'à Montréal ! « Une grande fresque de deux heures avec entracte, l'apogée du travail de ma mère.

ARTISTES / CIRCASSIENNE

*Je l'y assiste sur l'écriture, notamment pour opérer la traduction entre langage circassien et théâtral», précise Marie Molliens. À la fin de cette grande aventure se pose la question de la transmission. La jeune fildefériste prend les rênes de la compagnie familiale, et y affine une écriture singulière au fil des créations. D'abord *Morsure*, qui réintègre la stupéfiante présence du tigre sur la piste. Puis *La Dévorée*, libre digression autour du personnage de Penthésilée, incarné tour à tour par trois figures – une trapéziste, une voltigeuse au cadre et Marie Molliens au fil –, visant à établir « un parallèle avec la femme de cirque, son côté à la fois orgueilleux, femme fatale, guerrière... » Oraison vient clore cette *Trilogie des Ors*.*

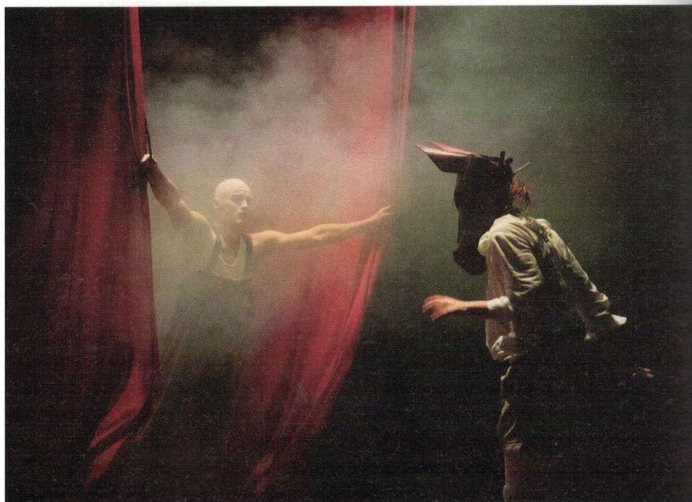
Le clown blanc y est convoqué pour « rallumer les lumières intellectuelles et poétiques du monde, à une époque d'abrutissement général en période de pré-covid. Tout était alors trop simplifié, trop didactique ».

UNE VIE EN ITINÉRANCE

Ce positionnement éthique, sentinelle au milieu du gué, se vit aussi au quotidien : Rasposo est un cirque familial et artisanal, à la fois d'envergure et de proximité. Deux chapiteaux de tailles différentes permettent d'alterner les formats de spectacles, qui s'interrompent tous après une longue exploitation – de 150 à 350 représentations. Au quotidien, la vie se fait en itinérance, jusqu'à l'éducation des deux enfants en roulotte sur le campement, avec une institutrice nomade. Ce mode de vie nourrit les créations : trois générations cohabitent sur la piste bifrontale de la dernière création, le chavirant *Hourvari* (2025), reflétant à la fois la réalité de la troupe et jouant de cette image d'Épinal intergénérationnelle. À chaque spectacle, Marie Molliens s'empare d'une figure emblématique du cirque ou de l'imagerie populaire : Pierrot, le tigre, le clown blanc, Guignol... À ces symboles ancrés dans

l'inconscient collectif elle insuffle d'autres intentions, parfois troubles ou dérangeantes. Pour donner corps et résonance à son propos, la metteuse en scène puise dans la quintessence du cirque : la prise de risque, la mise en jeu de la pulsion de mort. Dans *Hourvari*, les acrobaties jouxtent les premiers rangs, jusqu'à un époustoufflant numéro de bascule qui virevolte littéralement au-dessus de la tête du public (voir critique dans *Théâtre(s)* n°41, printemps 2025). Dans la descendance d'un théâtre visuel, viscéral – Artaud, Kantor ou Castellucci font partie des inspirations revendiquées –, les saynètes s'y voient parfois de sfumato, empruntent aussi

Hourvari, mise en scène de Marie Molliens (2025).



au pointillisme. « Le cirque a toujours à voir avec ses ancêtres gladiateurs jetés dans l'arène, dont on attendait qu'ils se fassent dévorer. C'est dans la monstration du risque que le cirque existe. Dans Oraison, on le sublimait avec le lancer de couteau, un geste qui peut être mortel à toute petite échelle. Hourvari joue sur le registre des grandes performances acrobatiques. Le spectateur est traversé de la même onde nerveuse ! Pour qui le regarde, le cirque est viscéral, pas du tout intellectuel. C'est ce qui m'intéresse. » ♦